

Anastassiadou (Meropi), *Salonique 1830-1912. Une ville ottomane à l'âge des Réformes*

Leiden / New York / Köln : Brill, 1997, 405 p.

Bernard Lory



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/299>

DOI : 10.4000/balkanologie.299

ISSN : 1965-0582

Éditeur

Association française d'études sur les Balkans (Afebalk)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 1999

ISSN : 1279-7952

Référence électronique

Bernard Lory, « Anastassiadou (Meropi), *Salonique 1830-1912. Une ville ottomane à l'âge des Réformes* », *Balkanologie* [En ligne], Vol. III, n° 1 | 1999, mis en ligne le 03 juin 2008, consulté le 17 décembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/299> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/balkanologie.299>

Ce document a été généré automatiquement le 17 décembre 2020.

© Tous droits réservés

Anastassiadou (Meropi), *Salonique 1830-1912. Une ville ottomane à l'âge des Réformes*

Leiden / New York / Köln : Brill, 1997, 405 p.

Bernard Lory

RÉFÉRENCE

Anastassiadou (Meropi), *Salonique 1830-1912. Une ville ottomane à l'âge des Réformes*, Leiden / New York / Köln : Brill, 1997, 405 p.

- 1 Une idée a longtemps eu cours dans l'historiographie balkanique, celle que la réintégration des peuples des Balkans dans la sphère culturelle européenne n'a été possible que grâce à leur émancipation du pouvoir ottoman. Cette idée peut se défendre dans le cas de la Serbie et de la Grèce, elle est plus contestable dans celui de la Bulgarie et de la Bosnie, elle est inacceptable pour les territoires restés ottomans jusqu'en 1912 (Macédoine, Albanie, Épire). Cette démarche oppose de façon schématique une modernité européenne à un archaïsme asiatique. Elle occulte systématiquement le courant réformiste de l'Empire ottoman, qui se développe tout au long de son dernier siècle avec plus ou moins de bonheur. Ce courant tourné vers la modernité occidentale a, au contraire, beaucoup été étudié par l'historiographie turque, qui y cherche les racines de l'État national contemporain.
- 2 Comment mesurer l'impact du réformisme ottoman sur une société balkanique ? Telle est la question à laquelle Meropi Anastassiadou s'applique à répondre dans la belle étude qu'elle consacre à la ville de Salonique. Plutôt que de chercher à suivre ce processus dans les méandres de son développement historique, elle adopte une démarche à la fois élégante et convaincante : la comparaison entre le tableau qu'offre la ville vers 1840, quand s'ouvre l'ère des Tanzimâtsn et celui des dernières années du pouvoir ottoman, autour de 1900-1912.

- 3 Salonique est un objet d'étude gratifiant : c'est le débouché naturel d'un vaste espace géographique, une ville au peuplement diversifié (juif pour moitié) qui connaît un essor économique et démographique notable au cours de la période. Elle a déjà fait l'objet de nombreuses études, en particulier d'histoire économique, mais dans des optiques généralement communautaires : la Salonique juive a été décrite séparément de la Salonique grecque, la ville musulmane reste très mal connue, alors que le petit monde des Occidentaux est hyper-documenté... En donner une vision globale n'est pas chose simple¹. Meropi Anastassiadou a recouru à des sources diversifiées : les publications grecques, turques, juives déjà existantes, la presse locale de langue grecque, les archives ottomanes conservées, celles de l'Alliance Israélite Universelle, les rapports des consuls de France, etc.
- 4 Les deux premières parties forment en fait un grand tout, d'une approche assez classique. La première partie dresse un tableau de la ville vers 1830-1840, avec ses lieux les plus remarquables, l'accent étant mis sur la structure de l'urbanisme et les composantes ethno-sociales. On retiendra en particulier que les *mahalle* (quartiers d'habitation généralement homogènes sur le plan confessionnel) sont de dimensions et de densités de peuplement très variables : les musulmans qui comptent pour un tiers environ de la population de la ville en occupent la moitié du territoire ! L'auteur insiste sur la précarité de la vie urbaine, menacée par les incendies et les épidémies.
- 5 La deuxième partie, plus importante car disposant d'une documentation abondante, trace le tableau de Salonique au début du XX^{ème} siècle, dans un perpétuel va et vient avec la situation de 1840. Sans s'apesantir sur les questions de composition religieuse et nationale de la population, biaisées par toutes les propagandes, l'étude s'attache surtout à l'évolution des infrastructures : eau, gaz, transports, nouveaux quartiers, aménagement du port. Mais elle s'intéresse toujours aux répercussions que ces innovations ont sur l'ensemble de la population, dans les comportements quotidiens et dans les représentations collectives. Elle ne cache pas que, dans une large mesure, la modernité du front de mer n'est qu'une façade. Le chapitre 9 consacré aux « édifices de la modernité » associe les écoles, les banques, les cafés et hôtels et les usines d'une façon qui semble incongrue au premier abord. C'est que le dénominateur commun entre ces bâtiments n'est perceptible que dans le contexte de la ville ottomane qui "digère" peu à peu les innovations architecturales. Les comportements, les règles de sociabilité s'adaptent progressivement au nouvel environnement.
- 6 La troisième partie s'inscrit dans une rupture nette avec l'approche très globale des 200 pages précédentes. Elle s'attache en effet à cerner la vie des "anonymes" de Salonique, telle qu'elle pouvait se présenter en 1840 et vers 1900. La démarche scientifique est aussi différente : elle recourt aux inventaires après décès (*tereke*). Cette base documentaire est assez étroite : 172 défunts, tous musulmans, pour la période 1830-1840, à comparer à 156 défunts, musulmans également, pour les années 1880-1910 et 49 défunts français, inventoriés par les services consulaires, pour les années 1860-1910. La moitié de l'échantillonnage statistique et sa questionnable représentativité sont toujours soulignées par l'auteur, qui compense ces faiblesses documentaires par une grande finesse d'analyse. Elle parvient à transformer l'énumération sèche des biens laissés par un défunt en un véritable "bilan de vie", déjouant les pièges des non-dits, établissant un certain nombre de déductions logiques sans pour autant "broder" autour de l'information. Les silhouettes de ces Saloniciens, pauvres ou riches, hommes et femmes, artisans, militaires, bureaucrates sont esquissés grâce à leur situation

familiale, leur quartier d'habitation, les vêtements et le mobilier qu'ils laissent à leurs héritiers. Elles prennent bien avec légèreté et humour, à propos d'un objet incongru, comme cet éventail que laisse un apprenti tanneur mort prématurément, ou bien les flacons de parfum laissés par tel autre qui ne possédait qu'un seul caleçon ! Vers 1900, les intérieurs musulmans présentent une curieuse dualité : ils conservent l'ameublement traditionnel bas, fait de coussins et de matelas, mais possèdent également des meubles hauts (tables, chaises, armoires) fabriqués sur le modèle occidental. Des situations variables selon le milieu social se laissent distinguer.

- 7 La quatrième partie, plus ambitieuse mais moins aboutie, tente de cerner l'évolution de la société salonicienne. Le monde du travail vers 1840 est présenté dans le chapitre 14, qui bat en brèche un certain nombre d'idées reçues. Il montre en particulier que les métiers réservés à un groupe ethno-confessionnel sont très rares, que les métiers ne sont pas regroupés dans l'espace par catégorie mais s'éparpillent dans le tissu urbain, que les artisans ou commerçants d'un quartier n'appartiennent pas forcément à la communauté dominante dans ce quartier. Le chapitre 15, consacré aux années 1900-1910, lui fait pendant : il montre le déclin, mais non la disparition, de l'artisanat, l'émergence du prolétariat ouvrier, le développement de la bureaucratie et des professions libérales (sur ces dernières, une abondante documentation est disponible). Le chapitre 16, particulièrement savoureux, est consacré au "beau monde", terme volontairement flou visant à éviter "bourgeoisie" ou "élites" qui s'appliquent mal à la société ottomane si multiforme. Le dernier chapitre, « la ville dans la tourmente balkanique », est celui sur lequel nous avons plus de réserves. Il est obligé de quitter le modèle comparatif pour adopter une narration historique plus linéaire. L'évocation des événements politiques de 1875 à 1912 est forcément succincte, les différents courants du mouvement révolutionnaire mécédonien sont assez mal présentés (alors qu'il existe une littérature très abondante à ce sujet), l'extraordinaire bouillonnement suscité par la Révolution Jeune Turque est évoqué de façon plutôt pâle. Dans une approche plus sociale, en revanche, l'analyse de la violence intercommunautaire ouvre des réflexions intéressantes.
- 8 L'étude de Meropi Anastassiadou contribue à nous faire comprendre des processus compliqués et contradictoires. Elle reste toujours très prudente dans ses affirmations et consciente des zones d'ombre qu'elle est contrainte de laisser. Le style est clair, avec de discrètes pointes d'humour. Nous n'avons relevé que quelques erreurs secondaires (p. 171, le chemin de fer atteint Üsküb en 1873, Mitrovica en 1874, il s'agit de la même ligne ; pp. 307, 318 et passim, le terme *aba* est traduit par feutre, alors qu'il s'agit de bure de laine tissée ; p. 379, le testament de Simotas exigeant l'enseignement du grec dans son village natal de Klisoura ne se comprend que s'il est dit que le personnage est originaire de Vlahoklisoura). Reste à saluer un ouvrage innovant et rigoureux dans un domaine cher à notre cœur, celui de l'histoire urbaine des Balkans !

NOTES

1. La publication dirigée par Gilles Veinstein (**Veinstein (Gilles)**, *Salonique 1850-1918. Les « ville des Juifs » et le réveil des Balkans*, Paris : Autrement, 1993) procède de cette démarche, mais s'adresse à un public plus large.